



HAL
open science

Les Indiens coupeurs de têtes

G. Portevin

► **To cite this version:**

| G. Portevin. Les Indiens coupeurs de têtes. Revue d'Écologie, 1934, 10, pp.587-592. hal-03532581

HAL Id: hal-03532581

<https://hal.science/hal-03532581>

Submitted on 18 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES INDIENS COUPEURS DE TÊTES

par

G. PORTEVIN

On peut voir dans quelques musées d'histoire naturelle, et aussi dans un petit nombre de collections privées, des têtes humaines momifiées, réduites à la grosseur du poing et pourvues néanmoins d'une longue chevelure noire. Ces têtes — lorsqu'elles sont authentiques — sont l'œuvre d'une peuplade indienne de l'Amérique du Sud, les Jibaros.

C'est une peuplade qui fut longtemps peu connue, qui l'est mieux maintenant, grâce à quelques explorateurs, parmi lesquels nous citerons le Dr Rivet, qui eut occasion de les étudier lors de la Mission géodésique de l'Équateur, et qui a publié sur eux dans le volume XIX de *L'Anthropologie*, un excellent travail.

Le pays qu'ils occupent est situé au sud-est de l'Équateur ; il est bordé à l'ouest par la Cordillère orientale des Andes, au nord-est et à l'est par le fleuve Pastaza jusqu'à son confluent avec le Marañon, par celui-ci jusqu'à l'embouchure du Santiago, et enfin par une chaîne de montagnes appelée la Cordillère du Condor. C'est une contrée couverte d'épaisses forêts, parcourue par plusieurs cours d'eau, tels que le Bombarasco, aux eaux d'une merveilleuse limpidité, le Rio Zamora, le Rio Destrozo aux ondes cristallines et au nom significatif

(destructeur), qui descend vers le Zamora par une suite de chutes parmi les rochers, en arrachant tout sur son passage.

Une des raisons pour lesquelles les Jibaros ont été longtemps mal connus est qu'ils ont résisté farouchement à tous les envahisseurs. Les Incas, d'abord, les Espagnols ensuite, essayèrent en vain de conquérir leur territoire ; l'essai de pénétration pacifique des missionnaires ne fut pas plus heureux. De sorte que le pays et ses habitants restèrent fermés à toute tentative de civilisation et purent conserver jusqu'à nos jours leurs mœurs et leurs traditions. Il n'est pas jusqu'au nom des habitants qui n'ait été déformé : on les appela Jivaros, Xivaros, Xibaros et de beaucoup d'autres noms. Il semble bien que le véritable soit Jibaros, qui, en espagnol, signifie campagnards, paysans ou sauvages. Mais la prononciation rude du j, qui est le jota espagnol, l'a fait remplacer souvent par un x, comme de Jerez nous avons fait Xérès.

Les Jibaros sont divisés en un grand nombre de petites tribus dont certaines n'ont que 200 individus, 100, ou même moins. Ils représentent un type indien très robuste, le plus beau certainement de toute la région de l'Équateur. Les hommes, qui ne portent ni barbe, ni mous-

tache, se percent le lobe de l'oreille pour y introduire un tube de bambou ; les femmes se font un trou à la lèvre inférieure et y placent un petit morceau de bois analogue à un cure-dent, ou bien un petit pompon de plumes brillantes ; elles s'en servent aussi, à l'occasion, pour garder leurs aiguilles. En outre, les Jibaros se font des dessins colorés sur la face, la poitrine, les bras et les jambes ; ces dessins, faits avec des extraits végétaux, sont rouges ou noir bleuâtre.

Ce sont, pour la plupart, des guerriers et des chasseurs, qui ne se soucient guère de culture. Ils ne cultivent qu'un peu de coton, qu'ils savent tisser, du yuca et de la cassave ; pour le reste ils tirent leur nourriture de la chasse et de la pêche. Leurs maisons, qui abritent souvent, chacune, plusieurs familles, sont disséminées dans les forêts, mais à proximité des rivières. Chacune de ces maisons est une grande bâtisse en forme d'ellipse allongée, dont la charpente est en bois de *chonta* (*Bactris Iriartei*) ; les parois sont faites de tiges de *caña* (*Guadrea angustifolia*), superposées et renforcées intérieurement par des planches ; la toiture est formée de petits faisceaux d'une paille appelée *cambana* ou des feuilles d'un *Pandanus*.

Il n'y a pas de cheminées ; on fait le feu à même le sol en terre battue, et, si la hutte comprend plusieurs familles, chacune de celles-ci a son foyer. L'éclairage est obtenu généralement en enfilant des graines d'une Cucurbitacée sur une baguette : ces graines, en brûlant, donnent une flamme assez éclairante et peu de fumée.

Pour obtenir du feu les Jibaros emploient un procédé des plus pri-

mitifs, le frottement d'un bois dur dans une cavité creusée dans un bois mou et très sec ; mais le résultat est long à obtenir et les opérateurs sont obligés de se relayer pour y parvenir.

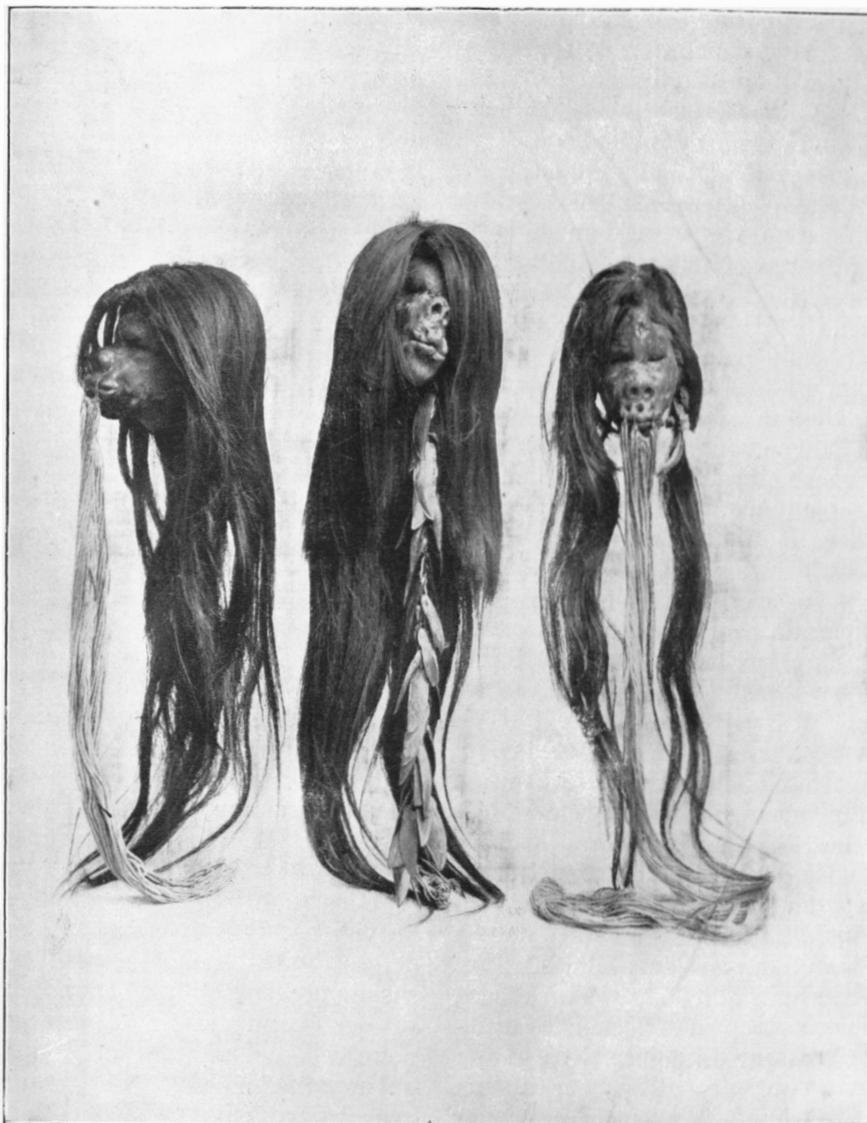
Leur nourriture comprend du gibier, qu'ils abattent à la lance ou au moyen de flèches empoisonnées, armes dont nous parlerons tout à l'heure, de poisson qu'ils capturent en l'empoisonnant, de divers fruits et légumes. Mais ils sont aussi des géophages ; non seulement ils mangent des boulettes d'une terre spéciale imprégnée de salpêtre, mais encore ne dédaignent pas les débris des poteries brisées accidentellement.

Leur boisson habituelle est la *chicha*, liqueur obtenue le plus généralement avec le Yuca. Ils en fabriquent une pâte fermentée, la *masata*, qui, délayée dans l'eau, donne immédiatement la boisson.

La confection de cette pâte, qui incombe aux femmes, est assez curieuse. Après avoir fait cuire à l'eau des morceaux de Yuca, elles les écrasent dans leurs mains, puis les broient avec une masse de bois ; elles prennent alors la pâte par petites quantités qu'elles mastiquent avec soin et qu'elles crachent ensuite dans un grand pot d'argile dans lequel on a mis un peu de Yuca fermenté ; quelques jours après, la pâte est à point.

Ils boivent encore l'infusion des feuilles d'un arbuste du genre *Ilex* qu'ils appellent *guayusa*, qui est tonique et stomachique, et aussi, mais dans un but tout autre, des décoctions de tabac et d'une liane du genre *Banisteria*, qu'ils nomment *natema* : nous verrons un peu plus loin l'usage de ces breuvages.

Les Jibaros pratiquent la polygamie : la plupart ont 4 ou 5 femmes



Archives d'Art et d'Histoire, Paris.

Têtes humaines réduites et momifiées. — Amérique ; Equateur ; indiens Jibaro
[18.471 16.125 . 5.742 : MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO, Paris].

et ce nombre peut s'élever jusqu'à 8, qui paraît être un maximum. Plus un homme est riche et plus il possède de femmes, et c'est précisément là qu'est la cause principale des combats et des meurtres dont leur pays est le théâtre.

Lorsqu'une fille est nubile — de 12 à 14 ans — elle est donnée à un ami de son père, ou de son frère, sans être consultée ; il arrive même quelquefois que cet ami obtient les deux sœurs à la fois. Ceci cependant ne se passe pas sans quelques céré-

monies, où l'on boit force *chica* et aussi, la décoction de tabac, qui a ici un rôle quasi religieux.

Cependant le mari ne se contente pas toujours d'une ou de deux femmes ; il ambitionne d'en avoir davantage et jette son dévolu sur celles d'un voisin ou d'un indigène d'une autre tribu. La solution est très simple : il réunit quelques amis à lui, le plus grand nombre possible, afin que les risques soient moindres, va cerner la maison de la victime choisie, et l'assassine lorsqu'il en sort. Puis il emmène les femmes, qui deviennent les siennes, et les enfants.

Par la même occasion il emporte la tête de celui qu'il a ainsi occis, et c'est ici qu'intervient la préparation spéciale de cette tête. Incisant largement la peau de la nuque, il extrait par cette ouverture toutes les parties osseuses. Puis le reste est préparé de façon à devenir imputrescible, soit en lui faisant subir une coction avec certaines herbes, soit en le faisant macérer dans le jus d'un fruit appelé *huito* : les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point, et il est possible que la préparation varie suivant les tribus.

Il s'agit alors de réduire cette tête, sans trop en déformer les traits, à la grosseur du poing. Cette réduction s'obtient en y plaçant une pierre chaude, de la taille voulue, que l'on agite dans tous les sens, cependant qu'une autre pierre chaude est promenée sur l'extérieur à la façon d'un fer à repasser : quelquefois aussi on remplit la tête de sable chaud. Mais, quoiqu'en aient dit certains voyageurs, l'opération ne dure pas plus d'une journée. La peau de la tête, avec les parties charnues qu'elle a conservées, durcit en se rapetissant et arrive finalement à

la dimension cherchée. Il ne reste plus alors qu'à attacher aux lèvres, préalablement cousues, un ornement formé de longues franges de cordonnets de coton, et à passer, dans le sommet, un cordon pour la suspendre.

Les franges des lèvres ont une longueur de 45 à 50 centimètres et comprennent de 24 à 36 fils. On remarquera, sur la photographie que nous reproduisons, que la tête du milieu n'a pas de semblables franges. Elle porte, en revanche, un ornement spécial, formé d'un cordonnet sur lequel sont enfilés des élytres d'un Coléoptère buprestide très commun dans la région (*Euchroma gigantea*) ; ces élytres, d'un vert cuivreux métallique, sont fréquemment employés comme ornement par les Indiens.

Le trophée terminé, le Jibaro l'exhibe dans une fête spéciale qui porte le nom de *tsantsa-tucui*, ou fête des *tsantsas*, ce dernier mot étant celui par lequel les Indiens désignent les têtes ainsi préparées. Il réunit ses amis et se procure de grandes quantités de *chica* et d'autres provisions. Puis il danse au milieu de ses invités en invectivant la tête suspendue devant lui, cependant que ses amis l'applaudissent, sans oublier pour cela de manger et de boire à qui mieux mieux : la fête prend fin avec les provisions.

Il faut d'ailleurs dire que le héros de cette cérémonie, depuis le jour du meurtre jusqu'à celui de la fête — et cet intervalle est parfois fort long — est soumis à un régime spécial, presque exclusivement végétarien, sorte de jeûne rituel destiné peut-être à effacer la faute commise. Malheureusement il n'en efface pas le souvenir chez les parents et amis du mort, et des représailles sont

toujours à craindre, d'où l'état de guerre perpétuel qui règne chez ces peuplades.

Les armes des Jibaros sont la lance et la sarbacane. La première est en bois de chonta et mesure de 2 à 3 mètres de long ; la seconde, faite de la même substance, est de même longueur. La fabrication de cette dernière est assez délicate : elle est composée en effet de deux longues baguettes creusées d'un canal semi-circulaire sur toute leur longueur et s'ajustant parfaitement l'une à l'autre ; on les réunit par une longue bande d'écorce et on polit soigneusement l'intérieur du tube ainsi obtenu. Ces sarbacanes servent aux Jibaros à lancer de petites flèches empoisonnées ; le chasseur a soin de les entamer à 3 centimètres de la pointe, de sorte que les animaux atteints les brisent facilement, en se débattant, mais gardent dans la plaie la partie empoisonnée.

Le poison de ces flèches n'est pas préparé sur place ; les Jibaros se le procurent chez diverses autres tribus, du Bas Amazone, les *Ticunas*, les *Yaguas* et les *Orejones*, mais avant de l'employer, ils le renforcent en l'additionnant de Fourmis très venimeuses. Ce poison cependant n'est pas le curare, car il est, paraît-il, à peu près sans action sur l'homme ; quand un Jibaro est blessé par une flèche empoisonnée, il se contente de sucer un morceau de Canne à sucre.

Quant à la pêche, ils la pratiquent en jetant dans l'eau une pâte faite avec le *Jacquinia armillaris*, qu'ils appellent *barbasco*, et qui contient un puissant narcotique : les Poissons viennent surnager et il n'y a plus qu'à les recueillir.

Ils possèdent encore quelques instruments de musique, assez élémen-

taires, le tambour, ou *tunauli*, la trompe, ou *cuerno*, le *caracol* qui est fait d'un gros coquillage, la flûte, ou *flauta*, et le *pingullu*, qui est une espèce de flageolet ou de sifflet : il n'y a pas de quoi produire une musique bien savante !

Le régime des Jibaros est plutôt patriarcal, le gouvernement appartenant aux chefs de famille ; quant aux femmes, elles n'ont d'autre mission que d'assumer tous les travaux ; elles ne sont pas maltraitées, mais elles ne comptent pour rien dans la vie de la tribu.

Les croyances religieuses sont assez rudimentaires. Ces indiens n'ont qu'une divinité, qu'ils appellent *l'iquanchi* et qui correspond à ce que les Espagnols nomment *el diablo*. C'est un être qui n'est pas foncièrement mauvais, mais qui est surtout redoutable et qu'il est toujours opportun de se concilier. Dans toute circonstance importante, il est nécessaire de le consulter. Le Jibaro se retire dans un lieu solitaire et absorbe le *natema* ; il tombe alors dans un état de torpeur susceptible de durer trois jours durant lequel il fait des songes extraordinaires, dont il tire la conclusion qu'il cherchait. Quant à la décoction de tabac, bue à l'occasion du mariage, comme nous l'avons dit, elle est encore consommée dans une fête spéciale, dite fête du tabac, qui a pour but d'obtenir la fertilité des champs et la prolifération des pores.

Pour en terminer avec les têtes momifiées qui ont fait la notoriété des Jibaros, nous rappellerons que les premières sont parvenues en Europe il y a un peu moins d'un siècle. Elles excitèrent alors une curiosité considérable et se vendirent fort cher : l'une d'elles en 1865, fut vendue 1.500 francs,

prix qui a beaucoup diminué depuis. Elles sont cependant restées assez rares dans les collections ethnographiques, car la fabrication et le commerce en ont été interdits sous les peines les plus sévères : malheureusement il n'est pas facile de découvrir et d'atteindre les coupables.

Le pays des Jibaros contient beaucoup de Serpents venimeux, et, comme les indigènes vont pieds nus, ils sont souvent piqués. Ils succombent cependant rarement, car ils font alors usage d'une plante qui est, paraît-il, un remède souverain.

Ces Indiens n'ont pas la réputation d'être très braves : le fait,

rapporté plus haut, de se mettre à plusieurs pour en assassiner un, n'est pas, en effet, un acte de vaillance. Avec les blancs ils ont, en général, des relations amicales, au moins avec ceux qui se conduisent convenablement à leur endroit. Ils font volontiers avec eux des échanges, dans lesquels ils ne désirent pas d'argent, qui n'a pour eux guère de valeur, mais plutôt de menus objets, miroirs, aiguilles, hameçons, ou de la poudre.

Somme toute ce sont des peuples assez sociables : mais la détestable habitude qu'ils ont de préparer des pièces de musée avec des têtes humaines rend quelque peu méfiant à leur égard.

